

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

REDACTEUR: 323 rue de Chartres, sous le pont de Bienville.

Publié au Post Office de New Orleans et Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 7 mars 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Luc. Fahrenheit Centigrade 7 h. du matin...64 21

La Russie en Extrême-Orient.

Les journaux viennois constatent, non sans une visible satisfaction, la rentrée en scène de la Russie en Extrême-Orient.

Même note dans les milieux gouvernementaux viennois, où l'optimisme russe n'a paru occuper aucune surprise.

UN Traité très discuté.

A la Chambre des Lords, le traité de réciprocité entre les Etats-Unis et le Canada a été, avant-hier, le sujet de discussions animées.

Lord Amphill a trouvé l'occasion bonne pour y faire connaître son sentiment à cet égard, et le discours qu'il a prononcé en la circonstance a été écouté avec une religieuse attention.

L'orateur a dénoncé son gouvernement dans un langage énergique, attribuant à son inaction l'abandon par le Canada de sa politique nationale pour offrir aux Etats-Unis certains avantages qu'il avait jusqu'ici généreusement donnés à la Grande-Bretagne.

D'après lord Amphill, l'union commerciale des Etats-Unis et du Canada doit avoir pour conséquence forcée leur union politique.

Une étonnante situation vient d'être créée qui a fait venir à la pensée de certains hommes d'Etat étrangers que l'annexion d'une partie des domaines de la Couronne aux Etats-Unis serait possible, dit lord Amphill, et ces hommes d'Etat ont fait part de cette pensée à leurs collègues, sans que l'Angleterre songeât à protester.

Mais cette attaque à l'adresse du gouvernement anglais n'est pas restée sans réponse; le vicomte Morley a chaleureusement défendu le gouvernement et son ambassadeur M. Bryce, déclarant que la sévérité de son collègue était imméritée.

Le vicomte Morley a ajouté en terminant que les hommes d'Etat d'Amérique et du Canada avaient ri quand ils avaient entendu parler d'annexion; il a assuré que les documents relatifs à la question seraient bientôt mis sous les yeux des parlementaires.

La Mille et deuxième Nuit

Pendant mille et une nuits la belle Scheherazade avait réussi à tenir en éveil la curiosité de son époux le sultan Schahriar, et elle avait réussi en même temps à échapper à l'arrêt de mort que le terrible despote avait prononcé contre elle.

Cette mille et deuxième nuit qui commençait serait-elle la dernière nuit? Déjà sa sœur, la douce Dinarzade, se lamentait et répandait des larmes.

— Eh! quoi, ma sœur, s'écriait-elle, ne vous aurais-je conservée jusqu'à ce jour que pour vous perdre plus sûrement?... Et demain, au lever du soleil, l'implacable bourreau viendra-t-il vous arracher à mes embrassements?

— Séchez vos pleurs, ma sœur, lui répondit Scheherazade. Dieu qui, jusqu'à présent, ne m'a pas abandonnée, ne me retirera pas, sans doute, sa bienveillante protection.... Prions-le et ayons confiance en lui.... Quant à vous, demain, une heure avant l'aube, ne manquez pas, selon votre habitude, de me réveiller par

les paroles que nous avons convenues ensemble....

— Vous réveillerez! fit Dinarzade.... Avez-vous donc le courage de dormir?... Moi, je ne saurais....

— On dit que la nuit porte conseil, ma sœur.... Je veux la laisser agir sans lui faire violence.... Peut-être m'enverra-t-elle un songe propre à modifier, une fois de plus, mon fatal destin.

L'arrivée de Schahriar interrompit ce funèbre entretien. Le sultan avait un front soucieux. Il avait fini par subir le charme quotidien de la sultane, son épouse, et maintenant, il l'aimait d'un amour véritable. Mais il n'avait pas été sans remarquer avec quelles peines, depuis quelque temps, elle parvenait à lui raconter de nouvelles histoires. Les dernières, même, lui avaient paru d'un intérêt médiocre, mais il avait feint de s'y intéresser par crainte de la décourager. Faut-il le dire? Le cruel Schahriar en était arrivé à redouter que Scheherazade ne fût soudain obligée de renoncer à le distraire et ne le forçât ainsi de tenir sa parole en lui faisant trancher la tête. Il se trouvait pris entre son amour et son horrible serment. Chaque soir, à présent, il se demandait si l'atroce alternative n'allait pas se présenter à lui. C'était un sultan bien embêté.

Il se mit à lui parler d'un air sérieux, se tourna du côté de la muraille et s'abstint de tout mouvement. Dormait-il? Nul ne le sut jamais. Scheherazade, elle, ferma ses beaux yeux avec sérénité et se livra au sommeil en attendant que la mort, à l'autre bout de la chambre, la douce Dinarzade, la tête enfouie dans son oreiller, sanglotait sans faire de bruit. Quand sonna la dernière heure avant le lever du soleil, elle dit, d'une voix entrecoupée de larmes:

— Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me conter un de ces contes agréables que vous savez.

En entendant ces mots, Schahriar se mit brusquement sur son séant et regarda son épouse avec des yeux inquiets. Quant à Scheherazade, elle se souleva sur son coude et, calme, souriante, elle commença ainsi:

— C'était, il y a bien des siècles, dans un pays extrêmement lointain. Les mœurs y étaient encore barbares, à tel point que les femmes y allaient et venaient par les rues comme bon leur semblait et le visage découvert, et que leurs maris n'avaient point le droit de vie ou de mort sur elles. On dit même que, souvent, elles faisaient mourir leurs maris des chagrins de toute sorte qu'elles leur causaient.

— Chose bizarre et qui montre à quel point ces gens ignoraient les règles du plus élémentaire bon sens, les hommes, au lieu de porter, comme les hommes de notre pays, la longue robe qui donne tant de noblesse et de majesté, emprisonnaient leurs jambes dans des fourreaux étroits qui les étriquaient et rendaient leur marche disgracieuse. Quant aux femmes, au lieu de porter, comme nous autres, l'ample calotte, qui pare si décentement l'humilité de notre condition, elles ne craignaient pas de se montrer vêtues de robes masculines.

— En réalité, c'était le monde renversé, et la mode, une fois de plus, reflétait les mœurs. Il n'était pas surprenant que dans un pays où les hommes laissaient les femmes les mener par le bout du nez, il s'accoutrasent d'un vêtement que nous considérons comme féminin, alors que celles-ci s'habillaient comme le font nos seigneurs et maîtres.

Les choses durèrent ainsi pendant de longues années, et chacun se montrait satisfait de sa destinée. Mais, un jour, une révolution se fit dans les esprits, ou, pour mieux dire, une évolution. Des philosophes survinrent qui préconisèrent l'égalité des sexes. Les femmes eurent le grand tort d'adopter avec enthousiasme leurs fallacieuses théories, sans se rendre compte que ces théories ne pouvaient avoir d'autre résultat que d'amener leur propre perte. Avoient-elles besoin, au nom d'une égalité chimérique, d'admettre les hommes à partager le pouvoir que jusqu'alors, elles avaient exercé. Elles leur avaient imposé leur supériorité, elles avaient régné sur eux de tout le pouvoir de leurs charmes et de leurs robes. Allaient-elles les élever jusqu'à elles? Et ne se rendaient-elles pas compte qu'une fois une parcelle de leur puissance abandonnée c'est toute leur puissance qui allait s'effondrer d'un seul coup? Pour avoir affranchi leurs esclaves de la veille, ne se préparaient-elles pas à les avoir pour maîtres le lendemain?

— Assurément, un tel renversement ne pouvait avoir que de bons effets en remettant chacun à sa place naturelle. Mais les femmes de ce pays ne pensaient pas si loin, sans quoi elles n'eussent jamais abdiqué, car elles étaient trop vaines de leurs avantages. Malheureusement, elles étaient éprises de nouveautés. Et, sous prétexte de se rendre les égales des hommes, elles souffrirent que les hommes devinssent leurs égaux. Le lendemain, leur déchéance commença et apparut à des signes éclatants.

— Quelques-unes d'entre elles, l'air humble, les yeux baissés, la démarche craintive, se montrèrent en public vêtues de culottes. Il était difficile de montrer avec plus d'évidence et de clarté que la femme avait renoncé à son empire. Dans ce pays, la femme vêtue de la culotte n'était plus la femme, c'est-à-dire la souveraine incontestée. En renonçant à la robe, elle renonçait à régner.

— Aussi les hommes accueillirent-ils par des huées ces nouvelles toilettes. Les malheureuses fuyaient, cherchaient à cacher leur honte. Et pourtant, chaque jour, le nombre des femmes portant la culotte augmentait. On eût dit qu'un vent de folie les poussait à se perdre de façon irrémédiable.

— Voilà comment, du jour au lendemain, dans ce pays, les femmes abandonnèrent, avec la robe, le pouvoir qu'elle donne, fait de grâce, de noblesse et de majesté.

— Et dites-moi, ma chère Scheherazade, fit Schahriar, qui avait écouté ce récit avec un très vif intérêt, les hommes de ce pays se mirent-ils à porter les robes que les femmes venaient de délaissées?

— C'est ce que j'aurai le plaisir et l'honneur de conter la nuit prochaine, car le coq a chanté depuis deux heures et il est temps que Votre Majesté se lève.

— Voilà comment, ce jour-là encore, Scheherazade sauva sa tête.

Les souvenirs de M. Poincaré.

De M. Marcel Hutin, dans l'Echo de Paris, interview de M. Raymond Poincaré, qui raconte comment il ne fit pas partie, en 1899, du cabinet Waldeck-Rousseau.

J'ai échoué dans ma tentative de former un cabinet de conciliation, d'une part, parce que les radicaux-socialistes ne voulaient à aucun prix de M. Barthou;

d'autre part, parce que je ne voulais à aucun prix, moi, d'un socialiste au ministère. Le samedi soir, lorsque j'ai résigné mon mandat, je suis allé voir M. Waldeck-Rousseau, qui allait être appelé par le président, et je lui ai dit que je me mettais à sa disposition. Il m'a remercié. Mais ceux de ses amis qui voulaient faire entrer un socialiste au ministère ont mis le veto sur mon nom, et il s'est abstenu de faire appel à mon concours. C'est seulement le lundi que, sur les instances spontanées de M. Leygues, il s'est avisé de m'offrir l'intérieur dans un cabinet où il prenait lui-même le portefeuille de la guerre, et le général de Galliffet comme chef de cabinet. Je ne lui cachai pas que l'entrée d'un avocat, si grand qu'il fût, au ministère de la guerre, à la veille du procès de Rennes, me semblait inadmissible. Et j'ai prononcé le mot, qu'il a rapporté dans ses notes, de déh à l'armée.

Démission du secrétaire Ballinger.

Washington, 7 mars. — La démission de M. Richard A. Ballinger, secrétaire de l'Intérieur, datée du 19 janvier dernier, a été acceptée aujourd'hui par le président Taft.

M. Walter L. Fisher, de Chicago, remplacera M. Ballinger et assumera l'exercice de ses nouvelles fonctions dans trois ou quatre jours.

M. Ballinger, sous le prétexte que son état de santé laissait à désirer, avait adressé une lettre au président Taft le 19 janvier dernier, lui demandant sa démission. M. Taft avait immédiatement répondu en priant M. Ballinger de rester en fonction jusqu'à la clôture de la session du Congrès.

Samedi M. Ballinger avait renouvelé sa requête en demandant à être relevé de ses fonctions le plus rapidement possible. Le président a répondu aujourd'hui en acceptant, avec regret, cette démission.

La correspondance échangée entre le président et le secrétaire de l'Intérieur n'est pas volumineuse, mais démontre sans aucun doute possible l'entière confiance que M. Taft accordait à M. Ballinger, en dépit des violentes attaques auxquelles ce dernier s'est trouvé en butte depuis plus d'un an.

Voici le texte de la lettre du Président, datée de la Maison Blanche, 7 mars: Cher M. Ballinger — J'accepte votre démission avec grand regret. J'ai eu pleinement l'occasion de vous connaître, d'apprécier la valeur des services que vous avez rendus au gouvernement et au public, de juger vos motifs, de savoir comment vous avez rempli vos fonctions et de juger les mobiles de ceux qui vous ont attaqué.

Je n'hésite pas à déclarer que vous avez été l'objet de la conspiration la moins scrupuleuse visant à une diffamation de caractère dont on ait connaissance dans l'histoire.

J'ai jugé de mon devoir, non seulement envers le gouvernement mais envers la société en général, de lutter jusqu'au bout, espérant que finalement vos compatriotes se rendraient compte de la fausseté de ces accusations.

Sous l'hypocrisie prétexte qu'ils ne vous accusaient pas de corruption, afin d'éviter d'en faire la preuve, vos ennemis vous ont abreuvé de soupçons, et par les plus misérables méthodes ont cherché à vous noircir aux yeux du public.

Le résultat a été une cruelle tragédie. Vous et les vôtres avez souffert.

perdu la santé et avez été accablés financièrement.

Les conspirateurs qui n'ont pas hésité dans leurs poursuites à recourir aux plus indignes procédés, se drapent comme les Phariséens dans leur orgueil et se considèrent comme les seuls membres purs de la société, malgré un esprit de sacrifice, envers leurs semblables.

Toutes les fibres de mon être se révoltent contre une telle hypocrisie et me pousseraient à lutter jusqu'à la dernière limite contre de telles méthodes, qui ne peuvent avoir qu'un effet démoralisant sur la masse.

Mais des considérations personnelles pour vous et les vôtres me font sentir que je n'ai pas le droit de vous demander un plus grand sacrifice.

En me séparant de vous, permettez-moi de vous renouveler l'expression de mon affection et de mon respect sincère pour vous et de ma profonde gratitude pour votre dur labeur, votre invariable loyauté et vos excellents services publics.

J'espère que le succès couronnera vos efforts dans la profession que vous allez reprendre et que vous retrouverez un bonheur réel dans la communauté où vous et les vôtres allez vivre dorénavant, et dont les membres apprécieront votre valeur, comme homme, comme citoyen et vous recevront à bras ouverts.

A vous sincèrement, WILLIAM H. TAFT.

Chicago, 7 mars. — M. Walter Lowrie Fisher, le nouveau secrétaire de l'Intérieur est un ami de M. Gilford Pinchot et un partisan de la conservation des richesses naturelles du pays.

Il est vice-président de l'Association nationale pour la Conservation, organisation dont M. Pinchot est le président.

Le nouveau secrétaire de l'Intérieur est âgé de 49 ans. Il est originaire de Wheeling, Vie Occidentale, et a fait ses études au collège de Marietta, Ohio, et au collège de Hanover, Indiana. Il pratique l'exercice du barreau à Chicago depuis 23 ans.

Un chœur Danois: Washington, 7 mars. — Un chœur Danois composé de cinquante étudiants de l'Université Royale de Copenhague, en tournée aux Etats-Unis,

sera une des attractions de la "garden party", qui aura lieu à la Maison Blanche le 19 mai.

Le Président Taft en apprenant l'arrivée des jeunes gens les a invités, par l'intermédiaire du comte Carl Moltke, le ministre Danois ici, à visiter Washington.

Le chef de la mission militaire française à Fez, est assassiné.

Melilla, Maroc, 7 mars. — Une dépêche parvenue ici cet après-midi mande que le chef de la mission militaire française à Fez, capitale du Maroc, a été assassiné aujourd'hui par le fils du ministre de la guerre marocain.

Le mobile de ce meurtre serait la vengeance. L'officier français avait exigé du gouvernement marocain la punition exemplaire de deux soldats indigènes qui s'étaient rendus coupables de services graves envers des étrangers. Les deux soldats avaient été exécutés.

THEATRES. ORPHEUM.

Tous les numéros du programme de cette semaine à l'Orpheum sont plus intéressants les uns que les autres, et ils sont exécutés par des artistes, de premier ordre.

Aussi la salle de la rue St-Charles est-elle pleine à chaque représentation.

TULANE.

"Madame Sherry", la ravissante comédie musicale qui tient l'affiche cette semaine au Tulane continue à faire accourir la foule. La salle est comble à chaque représentation et il faut retenir ses places à l'avance.

CRESCENT.

Aux deux représentations d'hier au Crescent le succès de "Beverly" a été complet. Cette pièce est très bien faite et montée avec un grand luxe de décors.

En outre elle est interprétée par une excellente troupe.



SCENE DANS LA PIECE "BEVERLY", AU CRESCENT.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

TROISIEME PARTIE

LE MARTYRE D'UNE MERE.

III EN FETE

croissant de plus en plus "rinforsando", comme dans l'air de la Calomnie de feu Rossini, d'illustre mémoire, s'élevait sur la pelouse et commençait dans les tribunes.

— L'escadron aux divers couleurs entra dans la ligne droite et alors ce fut une explosion de cris diaboliques au dessus desquels bientôt on distinguait ces noms:

— Tamerlan, Uriel, Fauvette. Puis, dans un tonnerre de voix, plus éclatant que les trompettes du jugement dernier, le gaganant l'emporta.

La foule cria: — Tamerlan! Tamerlan! Et, semant les autres en arrière, le favori passait le poteau sans peine, en se jouant.

— Vous voyez dit Raoul d'Andelle, qui se trouva près de Roger de Rouves.... Dans son lit, comme il a voulu.... Les autres n'existent pas.... Je vous l'avais annoncé.... Argent sûr....

— Vous en avez profité? demanda le baron.

— Je vous croie, — Heureux au jeu! fit le Gascon.

L'ancien lieutenant le fixa deux secondes. Mais il ne lut sur la physionomie de Cazères qu'une indifférence complète au sujet de cette victoire banale dont il n'attendait rien et une plaisanterie jetée au hasard et sans malice.

montagnard, sa taille et la solidité de ses biceps étaient de nature à faire réfléchir avant de lui chercher querelle.

Le comte d'Andelle, suivi de son camarade de Foubert, salua légèrement et descendit l'escalier de la plate-forme.

Roger de Rouves et Cazères errèrent quelque temps au pesage, traversèrent la pelouse et après une ou deux courses sans intérêt pour eux, ils s'en allèrent à traverser bois, s'arrêtèrent un instant à la cascade, et regagnèrent Paris, à pied, plongés dans leurs réflexions et se communiquant de temps en temps des projets qui tout d'abord leur semblaient excellents et que bientôt ils désavouèrent.

Lorsqu'ils arrivèrent à la rue d'Aboukir, la nuit était venue depuis longtemps et l'heure du dîner allait sonner.

Leur entrée chez les Pavillet fut saluée de cris de joie. Les enfants du "Péragin" sautèrent au cou du baron.

Le maître de la maison lui serra les mains et sa femme l'embrassa comme un frère.

C'était bien là sa famille, la vraie, la bonne. Laurence et Tiennette Pailhès renouvelèrent connaissance avec leur compagnon de voyage de Salbris à Paris.

Elles aussi, elles étaient devenues les amies de la maison hospitalière. Le songe qu'il n'y manquait

que sa Luce, qui s'envoyait en attendant à son manoir de Rouves.

Il demanda: — Et Rosalie?... Où est-elle?

La boiteuse était allée chercher sa voisine, Gabrielle Cazères, qui retardait.

Elles arrivèrent enfin. Rosalie avait obtenu avec peine le consentement de la pauvre femme devenue son amie....

— Figurez-vous qu'elle voulait rester seule, qu'elle disait que tant de monde nous donnerait trop de mal....

Le baron prit les mains de la sœur de son ami, et lui dit à voix basse: — Ayez confiance.... Oroyez l'attachement de tous....

Et avec bonté, il murmura à son oreille: — Qui n'a pas son secret dans la vie? Le vôtre sera bien gardé!... Espérez!... Dans quel temps vous pourrez revoir votre pays....

— Oh! Cette exclamation en disait plus que tous les discours. Elle signifiait: — Si c'était vrai.... Si je pouvais.... C'est là seulement que je trouverai le repos et l'oubli! Rosalie rayonnait. Sa joie l'embellissait.

des frisons de plaisir. Certainement elle aurait tout sacrifié pour lui, et Cazères qui devinait cette passion chaotique et pure mais tyrannique, se demandait:

— Qu'y a-t-il donc en lui pour que toutes les femmes l'adorent.... Par quel charme ou quel sortilège?

Comment d'ailleurs emblesait-il ce charme puisque lui-même, dès le jour où il avait rencontré ce compagnon d'exil volontaire et d'aventures, il s'était senti dominé par lui et attaché à sa suite comme un satellite à l'étoile qui le commandait au soldat à son colonel.

De soir-là on fut heureux chez le "Péragin". Une douce joie brillait sur les visages.

Les deux sœurs, qu'on appelait les petites Pailhès, les protégées de Michel Cazères, avaient conquis tout le monde par leur courage et leur charme ingénus.

Roger de Rouves lui-même, au milieu de ces amis vrais, qu'intéressait ne dirigeait, dans cet intérieur modeste où le talent du maître ajoutait une note artistique qui infiniment préférable au luxe banal de certaines bourgeoisies, dans cette nouvelle famille qui l'avait adopté, était presque rasséréné, apaisé, tranquille.

Pour un instant ses cruelles préoccupations s'éloignaient de lui, ses anxiétés s'envolaient, mais comme des pigeons qui ne

font un tour dans la campagne que pour revenir bientôt à leur colombier.

Il raconta ses voyages et tint son auditoire suspendu à ses lèvres.

Il pouvait dire avec La Fontaine: "Quin'a rien vu n'a rien à dire."

Lui, il avait beaucoup vu. En regardant ces têtes blondes et brunes, les yeux attentifs fixés sur lui, Rosalie et ses frères, Pavillet et sa chère femme, et jusqu'à Gabrielle Cazères, si triste pourtant du souvenir de sa chute, il se disait:

— Je puis faire des heureux de tous ceux qui m'entourent et je le ferai, mais pourrai-je jamais l'être moi-même?

Et une voix, sévère, que cependant il trouvait juste, lui répondait: — Non.... parce que le poids de ta faute et des malheurs que tu es causés pèsera éternellement sur toi.

On le fêta pourtant! Jusqu'au second fils de Pavillet qui lui récitait des vers naïfs que, futur poète, comme son aîné voulait être poète, il avait composés en son honneur et qui n'étaient pas mal tournés du tout. Boitez peut-être, mal rimés certainement, mais pleins de cœur et de sentiment.

Et le champagne — l'axe inépuisable — moussait dans les verres, à la grande surprise des petits qui

tournaient autour de la table pour boire à la santé du voyageur!

Deux visages, têtes radieuses que l'expérience de la vie n'avait pas encore crénelés de rides!

Dependant sur cette réunion d'intimes, sur cette salle si carrieuse avec ses toiles dont quelques-unes étaient charmantes, avec son dresseur chargé d'argenteries chimiques, de mets et de confitures qui semblaient réelles, de vaisselles précieuses, qui s'était fait la joie d'un antiquaire, une certaine gêne planait, par instants, comme un oiseau de mauvais augure.

On aurait dit un festin de gens superstitieux, qui se comptent, tombent sur ce chiffre fatidique: treize.... s'imaginent qu'un d'eux est condamné à mourir dans l'année, et se regardent avec inquiétude en se demandant: — Lequel?

Pourtant qu'elle apparence de malheur? D'où aurait pu venir le coup fatal?

Tout ne semblait-il pas sourire à cette petite famille si facile à contenter, si modeste dans ses ambitions, si loyale, ainsi qu'à ses amis?

Roger de Rouves qui en était pour ainsi dire le chef, le supérieur, par sa situation, par son nom, par sa fortune et rapidement acquise qu'il devait y croire à peine lui-même, n'avait-il pas